

Jean PICOT



LE VIEUX A LA ROLLS

Roman



Edilivre

EXTRAIT

Couverture conçue et réalisée par Jean et Jean-Michel Picot

« *Je m’amuse à vieillir...* »

Paul Léautaud

EXTRAIT

Merci à

mon amie Christiane Lympas-Massot

mon fils Jean-Michel Picot

mon ami Georges Dupont

pour leur participation active et enthousiaste

EXTRAIT

1

Vacances romaines

Parce qu'un silence prolongé finit toujours par lui flanquer le bourdon, il a allumé la télévision pour se brancher sur le programme de musique enregistré qui tourne en boucle. C'est une des *Quatre Saisons* de Vivaldi, mais laquelle ?... Peut-être *Le Printemps*, ça serait bien qu'en cet instant précis ce soit *Le Printemps*, pour illustrer toutes les flamboyances de ce mois de mai romain.

Fenêtre grande ouverte, en tee-shirt logotypé et caleçon Calvin Klein à bandes blanches et roses, en posture de tai-chi, il tente d'exécuter ses figures familières, la grue blanche qui déploie ses ailes, l'aiguille à saisir au fond de la mer, la posture de l'arbre. Mais ça ne va pas, la lenteur des mouvements à exécuter crée une rétention musculaire plus fatigante à la longue qu'une séance de stretching, ses articulations se coincent, sa nuque est à moitié bloquée et Vivaldi est en totale discordance avec l'esprit de cette gymnastique méditative. Il préfère renoncer assez vite, se découvrant soudain ridicule dans ces exercices pour lesquels n'est plus faite sa vieille anatomie sclérosée. Mais quelle

importance que ce soit *Le Printemps* ou *L'Été*, c'est beau, c'est tonique, il croit bien se souvenir qu'il y a ça et là des jaillissements d'éclairs, des souffles de zéphyr et des vents en guerre, des pluies torrentielles, des chants d'oiseaux, des chiens qui aboient et des cors de chasse, mais il ne sait plus trop dans quel ordre, il a trop vécu de saisons, tant de printemps de toutes les couleurs, des printemps estivaux, des printemps hivernaux, des printemps bêtement printaniers, des printemps de guerre et de paix, et il vit désormais ses derniers jours d'hiver sans pouvoir espérer connaître une nouvelle renaissance.

Mi basta così... murmure-t-il. Il éteint la télé et se penche à la fenêtre. Où est la petite ? Elle n'est plus en vue, c'est normal, elle est partie depuis une demi-heure, elle doit être dans une rue piétonne en train de lécher les vitrines de la via... comment a-t-elle dit ? Il a oublié le nom. Il arrive qu'il ait le corps qui flanche et que parfois la mémoire lâche en même temps. C'est grave docteur ? Mais non Charles, t'as encore dix bonnes années devant toi. Oui, mais c'était quand, ça ?

Ils ont passé, la petite et lui, un merveilleux après-midi à la Villa Borghese, ils se sont amusés comme des gamins en parcourant les allées du parc à bord de la voiturette de golf électrique louée à l'entrée. *Mega cool*, s'est exclamé la petite en s'installant à côté de Charles. *Vous me laisserez la conduire ?*

– Arrête s'il te plaît d'emprunter aux djeunes, ou aux teens, c'est encore mieux, ce parler ridicule qui ne te va pas. Si tu avais quinze ans je laisserais courir, mais tu en as le double.

Estelle s'est renfrognée en bougonnant et il s'en est voulu de lui gâcher une partie du plaisir évident

qu'elle prenait à cette petite balade impromptue dans ce parc merveilleux.

– Je suis désolé, excuse-moi si je t'ai blessée mais je ne suis pas comme toi, je me sens de plus en plus hors du temps et mon horizon se rétrécit de jour en jour. Je ne t'apprends rien, ce n'est pas la première fois que nous discutons de ça.

Ça... toutes leurs différences, de situation, d'éducation. D'âge. De cet abîme qui les sépare. Mais sans elle, toujours tendre et attentionnée, il ne serait pas là, ou alors livré à lui-même, emmuré dans sa solitude,

Elle lui reproche, alternativement, son pessimisme irrationnel, ses excentricités, ses petits coups de folie, ses foudrues. Lui-même ne la ménage guère. Mais il l'adore et il ne saurait plus, lors de ses évasions, de ses fuites hors de son bocal, se passer d'elle.

Il y a eu cet incident, dans la Villa Borghese, qui a failli tourner à l'altercation. Il a vu quelque chose, il en est certain, et bien sûr la petite n'a pas voulu le croire. Encore une de ses idées farfelues.

Ils longeaient une prairie parsemée d'arbres centenaires quand, soudain, il a appuyé sur la pédale de frein, projetant la petite en avant. Il s'est penché de côté et a porté son regard vers les arbres.

– Quoi ?... Qu'est-ce qui se passe ?

– Là... à gauche...

Une femme vêtue d'une robe bleue mi-longue qui pourrait être d'un autre temps, lui a fait un petit signe. Malgré la distance il a cru la voir sourire. Elle ressemblait à Estelle, lui a-t-il semblé sur le moment. Enfin... vaguement, vue de loin.

Il s'est apprêté à descendre de la voiturette. Elle a mis la main sur son bras.

– Qu’est-ce que vous faites ?

– Là... il y a une femme... plantée dans l’herbe... non, il y avait une femme... dans une robe bleue... Elle me rappelle... Extraordinaire... Elle me rappelle...

– Je ne vois rien.

– Elle a disparu.

– Vous avez cru voir quelque chose, sans doute un jeu d’ombre et de lumières sous les arbres.

– Elle a disparu aussi vite qu’elle est apparue.

– Arrêtez de vous moquer de moi, Charles, avec vos facéties, je ne suis peut-être pas très intelligente mais n’en profitez pas en essayant de me faire prendre vos prétendues visions pour la réalité. Ce n’est pas très charitable, vous n’étiez pas comme ça il n’y a encore pas très longtemps.

– Je ne me moque pas de toi, ma colombe. Bien sûr au restaurant j’ai un peu fantasmé sur une scène improbable pour imaginer... enfin bref, peu importe... mais ici je suis sûr de moi, j’ai vraiment vu une femme en bleu. Et je sais qui elle est.

Il est presque 18 heures et temps qu’il commence à se préparer pour leur dernière soirée romaine. Il lui faut le temps de faire les choses, tout lui prend du temps, passer sous la douche, enfiler ses chaussettes, boutonner son col de chemise prend du temps, ajuster sa cravate selon les règles puisque cet accessoire s’avère encore nécessaire en certaines circonstances, telles que dîner avec une jolie femme dans un restaurant au menu presque aussi cher que la robe qui lui a été offerte.

Et le principal, ou presque, faire l’amour, ou ce qui peut y ressembler, prend aussi plus de temps, beaucoup

plus de temps. Encore que le temps ne suffise plus. Donner du temps au temps, certes, mais quand on n'a plus de temps à donner, qu'on a épuisé son crédit, qu'il ne reste plus que quelques piécettes en se baladant hors limites, voire que l'on est à découvert, comment prendre le temps de donner du temps au temps ?

Le temps est cependant resté son ami intime. Tant de choses se sont passées qu'il en surgit en permanence du fond de sa mémoire, tels des cadavres exquis gorgés d'eau qui remontent à la surface. Il pratique au quotidien sa petite gymnastique neuronale qui consiste à se réciter des poèmes, ou au moins des commencements, car il arrive désormais que des vers ou des strophes entières sombrent dans une oubliette. Il en a dénombré 368 qui s'étendent de Ronsard à Prévert. Au-delà, il ne connaît plus personne.

Le matin même, dans son bain, lui est revenu à l'esprit le début de l'un de ces poèmes : *combien j'ai douce souvenance du joli lieu de ma naissance...* Il n'a pas retrouvé la suite mais cette amorce lui aura été l'occasion de replonger dans certaines périodes fastes de son enfance. Il s'est quand même souvenu que l'auteur en était Chateaubriand, ce qui lui donna un peu plus tard la possibilité, lors de leur déjeuner en tête à tête, de demander à la petite, pour meubler une conversation parfois un peu languissante, si elle l'avait lu.

– Chateaubriand vous dites ? Oui je crois.

– Tu crois ? Alors c'est que tu ne l'as pas lu. Je sais bien que ce n'est pas trop ton truc, mais lorsqu'on visite un pays ou une ville aussi prestigieuse que Rome il est quand même intéressant de savoir ce qui s'y est passé, qui y est venu et pour quoi faire. Charles X l'avait nommé ambassadeur à Rome où il menait une vie

mondaine. Il avait le physique austère et, telle que je te connais, il ne t'aurait pas plu. Ça ne l'empêchait pas d'être un homme à femmes qui pratiquait l'adultère avec la même conviction qu'il allait à la messe. Un peu comme Stendhal, tiens !... lui aussi a multiplié les séjours ici, c'était un personnage tout rond qui aimait les actrices et détestait notre ami le vicomte.

– Quel vicomte ?

– Quel vicomte ! Je te parle de Chateaubriand, mais visiblement ça ne t'intéresse pas. Fais quand même l'effort de retenir quelques noms dont nous aurons l'occasion de retrouver la trace au cours de nos balades, des grands hommes qui ont défilé ici pour y trouver matière à réflexion. Un peu d'imagination ma colombe, regarde... ils sont tous là, enfin pas tous parce qu'il y en a eu beaucoup d'autres, assis à la table ronde, là-bas au fond de la salle, parce qu'on est dans la ville éternelle et qu'ils sont immortels, Chateaubriand en face de Stendhal, ils ont évité de s'asseoir côte-à-côte, et puis de gauche à droite Gœthe, Lamartine, Byron et enfin Keats, ce poète anglais dont tu n'as jamais entendu parler et qui viendra mourir ici de la tuberculose, ce qui est quand même plus gai que dans les brumes londoniennes.

Dubitative, elle s'est retournée vers la table du fond où six hommes très ordinaires discutent avec animation.

– Ils sont magnifiques, non ? Allez, je te fous la paix avec mes histoires, on va prendre l'air dans la Villa Borghese.

– Parce que vous croyez qu'il y a des façons joyeuses de mourir ?

– Certainement, j’aimerais mieux mourir de rire ou comme le Président Félix Faure dans les bras de sa maîtresse à l’Élysée plutôt que du sida, bien qu’à mon âge le risque soit limité. On y va ?

– On y va. Mais soyez gentil, allez un peu moins vite, j’ai quelquefois du mal à vous suivre dans vos délires,

Charles a un petit sourire entendu. Il s’est encore fait plaisir avec ses délires, comme dit la petite, car il n’ignore pas que les histoires qu’il lui raconte, les noms qu’il lui jette en pâture, ne l’intéressent guère, mais ainsi se rassure-t-il, les neurones ne sont pas trop grignotées, la tête continue de tourner à peu près rond puisqu’il parvient à se souvenir de presque tout ce qu’il a lu il y a huit jours, voire un mois.

La petite arpente la via del Corso et flâne le long des vitrines des boutiques de vêtements plus ou moins haut de gamme qui se côtoient tout au long de la rue.

Elle a délaissé la via Condotti, elle aussi proche de la Piazza di Spagna et de leur hôtel, où règnent les magasins de luxe Gucci, Versace, Cartier et consorts dont les produits exposés en vitrine sont sans prix ce qui signifie qu’à l’intérieur il n’est pas convenable d’aborder le sujet sous peine de manquer de savoir-vivre. On choisit, on essaie et on tend sa carte platinum. Estelle ne détient pas de carte platinum. Elle n’a que la carte Visa Premier que Charles lui confie lorsque l’envie le prend de lui faire un cadeau. Elle est raisonnable la petite, elle a à cœur de ne pas profiter des circonstances, d’autant qu’elle a le sentiment que la situation financière de Charles n’est plus ce qu’elle a pu être, du moins si l’on se fie à certaines apparences.

C'est un sujet qui la contrarie et elle reste sous l'effet de l'énervement que lui a causé la conversation téléphonique qu'elle vient d'avoir avec son copain Bruno, ce nul, ce loser, cette essence de petit malfrat qui est toujours à l'inciter à profiter de sa position envers Charles pour l'escroquer quand il n'est pas à l'affût d'une combine tortueuse. Il a commencé par lui demander si elle savait pourquoi il l'appelait. Elle s'est contenté d'un... *peut-être*...

– On est le 8 mai mon bébé, alors bon anniv et éclate-toi bien.

Elle l'a remercié mollement et, après un bref échange de banalités, il a vite attaqué :

– T'as sa carte de crédit, trop cool, achète-moi donc au moins un chouette polo dans la foulée, il y verra que du feu.

Elle l'a envoyé méchamment au diable, ce qui ne l'a guère troublé.

– T'es toujours à Rome ?

Une sonnerie de cloches a retenti d'une église toute proche. Elle a tendu son portable vers le ciel.

– T'entends ? C'est des cloches, il est 6 heures et il y a des cloches partout dans Rome, ça n'arrête pas de sonner de tous les côtés, t'es content ?

– Te fâche pas bébé.

– Je me fâche pas mais tu m'emmerdes Bruno. Salut.

Et en cet instant, dans son esprit, c'est un salut qui tend à prendre valeur d'adieu.

Elle a trouvé son bonheur dans une jolie boutique de la via del Corso. Une robe bleue en velours de soie qu'elle a finalement choisie après avoir essayé un modèle vert émeraude qui convenait peut-être mieux

à son teint de miel et à sa taille élancée. Mais la vendeuse a tranché : *ce bleu cobalt ne se contente pas de vous habiller, il vous embellit.*

Et puisque Charles a des hallucinations en voyant des femmes bleues descendre des arbres, autant lui complaire en allant dans son sens. Elle peut aussi espérer que la facture passera mieux si elle est colorisée en bleu plutôt qu'en vert ou en jaune. Mais après tout, c'est son cadeau d'anniversaire et il lui eut été facile de l'accompagner s'il en avait eu envie.

La nouvelle robe d'Estelle fait merveille sous les lumières tamisées du chic restaurant qui offre une jolie vue sur le Palais Farnese. Ils sont attablés face à face. Charles porte un costume noir sur une chemise rose ornée d'une cravate Hermès un peu fanée qui fait encore illusion.

La table est superbement dressée, sur une nappe d'un blanc neigeux rutilent l'argenterie, la cristallerie de Murano et la porcelaine dorée à l'or fin. L'assistance est élégante, les Romains prennent encore la peine de s'habiller pour se rendre à un dîner en ville, au théâtre ou à un concert. Il n'est pas nécessaire de proscrire de ces lieux le port du jean ou des tenues négligées, cela va de soi.

Il fut un temps où Charles appréciait ces soirées semi-mondaines qui étaient autant de cadeaux offerts à Marie. Ce soir, il prend subitement conscience de la vanité de ces cérémonies ostentatoires, il réalise que cette atmosphère feutrée, ce décorum, ces mannequins de cire qui conversent à voix basse, brossent un tableau aussi glacé que certains lieux géométriques d'un Piero della Francesca ou des salles de musées dans lesquelles Estelle a traîné les pieds comme dans les allées d'un

cimetière. Il a cru offrir une soirée de fête à la petite pour son anniversaire et il a soudain l'impression de participer à une veillée funèbre.

– Je suis très heureux ce soir, dit Charles à contrecœur, un bon dîner, un cadre agréable, une jolie femme. Je dois être très envié à voir les regards de tous ces zombies posés sur nous, mais sur toi en particulier.

Il prend son verre et le tend en direction d'Estelle.

– A toi, et à cette belle soirée d'anniversaire, à moi, à la vie, et pourvu que ça dure.

– Merci encore, merci mille fois pour tout ce que vous faites pour moi.

Il avale son verre cul sec. Elle le regarde avec attendrissement. Il repose son verre et lui caresse la main.

– Tu sais que tu es la lumière qui illumine les ténèbres de ma vieillesse, dit-il avec une emphase affectée.

– Comme ténèbres je connais plus sombre.

– L'image ne te plaît pas ?

– Ce qui ne me plaît pas trop ce sont vos caresses en public.

– Ça te gêne ?

– Disons que ça me gêne un peu pour vous, vous avez l'air de vous donner en spectacle. Les gens vont me prendre pour une pute de luxe et vous pour un pervers friqué.

– Allons ma colombe, détends-toi, ce n'est pas parce que tu es superbe que tu as l'air d'une gourgandine.

Elle choque son verre contre celui de Charles.

– Vous me rassurez. Allez, à notre dernière soirée romaine.

Elle vide son verre après avoir rempli celui de Charles. Il en avale la moitié d'un coup.

– Si tu veux bien me permettre, choquer les verres dans un lieu comme celui-ci n'est pas une pratique très élégante.

– Oh la la... pardon de vous choquer, vous aussi, c'était une façon de vous manifester mon plaisir.

Elle complète le verre de Charles.

– Arrête, ça suffit, je commence à voir trouble... Oh non !...

– Quoi, qu'est-ce qu'il y a ?

Charles s'est figé et regarde fixement derrière elle, l'air ahuri. Une vague silhouette bleue a traversé son espace visuel et est sortie de la salle.

– J'ai vu passer quelque chose, murmure-t-il.

Elle se retourne lentement et revient poser sur lui un regard perplexe.

Il se lève avec un certain effort.

– Excuse-moi un instant, il faut que... j'aille me rafraîchir un peu.

– Ça va aller, vous voulez que je vous accompagne ?

– Non non merci, tout va bien.

Il quitte la table et se dirige d'un pas mal assuré vers les toilettes.

Il se passe de l'eau sur le visage et se regarde dans le miroir, qui se brouille, et semble réfléchir une vague silhouette bleue... Estelle ? Il reste appuyé des deux mains sur le marbre du lavabo et contemple le miroir.

Un visage brouillé de femme encadré d'une chevelure brune se superpose à son propre reflet.

– C'est toi Estelle ?... Qu'est-ce que tu fais ici ? Pas de souci, tout va bien.

– Non, mon Cœur... Allons, un petit effort... C'est moi... Marie...

Il ferme les yeux. Marie... Marie... *C'est quoi cette nouvelle hallucination ? Tu perds les pédales Charles, et le peu de tête qui te reste, trois verres de vin et il faut appeler les urgences, et en italien... como se fatto... Marie...*

– Désolé chéri de te perturber comme ça, mais je n'ai pas beaucoup de temps et je veux te prévenir...

– Tout ça n'est pas réel, ou alors je suis mort sans m'en être aperçu et...

– Le parc. Tu m'as vue dans le parc, je t'ai souri et tu as reçu mon sourire.

– J'ai rêvé.

– Tu ne rêvais pas. Écoute-moi bien, méfie-toi de Sophie mon cœur, ne t'étonne pas si tu la vois débarquer, mais elle est plus garce que jamais.

– T'as une drôle de voix, toute feutrée, et t'es toute floue aussi, mais t'es belle, plus belle que quand t'es morte, comment t'as fait pour rajeunir comme ça ? Et qu'est-ce que Sophie viendrait traficoter ici ?

Estelle apparaît dans les toilettes. Elle se confond avec la silhouette du miroir. Charles remarque sa présence derrière lui.

– Estelle... Qu'est-ce que tu viens faire ici ? C'est... c'est bien toi qui me parlais à l'instant ?

– Moi ? Non je n'ai rien dit. Je m'inquiète pour vous, vous ne semblez pas aller bien du tout.

Elle essuie son visage mouillé.

– Venez.

Elle le soutient pour regagner leur table.

– Vous êtes fatigué et vous avez peut-être un peu trop bu.

Il s'est laissé tomber dans son fauteuil et regarde autour de lui.

– Rome est décidément une ville fantastique, ce restaurant est fantastique. C'est incroyable, Marie est venue me voir, je lui ai parlé, et elle m'a répondu.

Estelle commence à paniquer.

– Non non, s'il vous plaît Charles... regardez-moi... Je vais demander l'addition et on va rentrer... tranquillement... d'accord ?

– Non ma belle, pas question, on nous a pas apporté nos desserts et je veux mon dessert, OK ? Je suis un peu secoué, mais ça va passer.

Ils se regardent un instant en silence.

– Qu'est-ce qui s'est passé ? Vous dites que vous avez VU Marie ? Vous savez bien que ce n'est pas possible.

– Ce n'est surtout pas possible à croire, bien sûr. Et elle va revenir, elle me l'a dit et je la crois. C'est merveilleux ma petite, tu ne te rends pas compte !

– Non pas du tout. Mais je suis bien contente qu'on rentre demain.

Il lui saisit la main.

– Surtout que tout ça reste entre nous.

Elle lève les yeux au ciel.

– Ça, vous pouvez y compter.

EXTRAIT